

À PROPOS D'ÉDUCATION : UN BRICOLAGE DE PÉDIATRE

Aldo NAOURI

Conférence donnée à l'Université Paris-Descartes
Le mardi 9 février 2010 à 14h30
Amphithéâtre Halbwachs
Centre Universitaire de Boulogne
71, avenue Édouard Vaillant
92 100 Boulogne-Billancourt

PRÉSENTATION

Bonjour.

Je voudrais tout d'abord remercier :

- Laurence Zigliara, de m'avoir invité à vous parler ;
- et François Marty, de me faire l'honneur de sa présence.

Et ajouter que je compte sur leurs compétences respectives et leur intransigeance commune pour corriger les distorsions qu'ils pourraient éventuellement relever dans mon discours.

Je dois vous parler d'éducation.

Je vais le faire, bien sûr.

Mais non sans vous faire part, auparavant, d'un petit détail amusant.

Lorsqu'elle m'a contacté, Laurence Zigliara m'a proposé de traiter de :
« *La construction du surmoi par l'intériorisation de l'interdit parental* ».
J'avoue en avoir frissonné.

Et comme j'ai marqué quelque réticence à me retremper dans les concepts de la Métapsychologie, Laurence Zigliara a eu la charité d'accepter la proposition que je lui ai faite, celle d'intituler mon exposé :

« *À propos d'éducation : un bricolage de pédiatre* »

Y a-t-il un quelconque intérêt à vous raconter ça ?

Oui !

D'abord parce que, comme vous le verrez, j'ai vraiment procédé à un bricolage (au sens lévi-straussien du terme, bien évidemment).

Et puis, surtout, parce que je suis pédiatre.

Je n'ai en effet été que cela. Et je ne suis rien d'autre que cela.

C'est vrai que j'ai fait, dans le temps, une longue psychanalyse – lacanienne pur jus et menée à son terme.

C'est vrai que j'ai beaucoup, beaucoup fréquenté feu L'école freudienne et les séminaires de Lacan.

C'est vrai que j'ai suivi nombre de formations et que j'ai beaucoup lu.

C'est même vrai que j'ai été tenté d'abandonner la pédiatrie pour devenir psychanalyste, comme l'ont fait nombre de mes collègues.

Mais je suis resté pédiatre !

Et je sais que si c'était à refaire, je referai sans doute le même choix.

Non seulement parce que j'estime avoir eu une pratique d'une richesse exceptionnelle, mais parce que j'ai pu faire de mon cabinet, ce que les anthropologues appelleraient « mon terrain ».

Un terrain d'autant plus propice aux observations cliniques

- qu'il était situé dans la partie la moins reluisante du 13^e
- qu'il me mettait à l'abri d'un recrutement biaisé
- lequel se plaçait de surcroît sous le signe de la variété puisque j'ai compté ... 47 langues dans ma clientèle.

Les quarante années qu'a duré mon parcours ont été très contrastées.

- À son début, j'ai eu à déployer utilement l'énorme acquis de mes études médicales. Il n'y avait pas de semaine où je n'avais pas à faire des diagnostics graves (polio, tuberculose, néphrose, néphrites et autres cochonneries).
- À la fin de mon exercice, une diarrhée, une fièvre inexplicée ou une toux traînante me réjouissaient littéralement.

Les enfants avaient en effet cessé depuis longtemps d'être malades.

Je n'en voyais pas moins pour autant.

Il y avait ceux qu'on m'emmenait à la naissance pour être suivis. Et beaucoup d'autres qui m'étaient conduits pour des troubles qualifiés de « comportementaux » alors qu'ils relevaient à l'évidence d'un défaut, sinon d'une absence totale, d'éducation.

Il en aura été comme si les parents, parce qu'ils n'avaient plus peur de voir leurs enfants mourir, s'étaient estimés dispensés de leur apprendre comment gérer la vie. Il faut dire, à leur décharge que leur démission a été encouragée sinon suscitée par les discours infantolatriques de ces dernières décennies.

Je me suis mis assez vite à publier.

Des ouvrages axés sur les paramètres dont la mise hors-jeu, la paralysie ou l'absence pouvaient annoncer ou expliquer les problèmes d'éducation.

Comme je ne suis ni un théoricien ni un écrivain, j'ai été amené à mélanger, sans gêne et sans pudeur, la médecine, la psychanalyse, la sociologie et l'anthropologie, en saupoudrant parfois le tout de linguistique, de philosophie ou d'histoire...

Je me suis comporté en ce que le sociologue Sainsaulieu appelle un « marginal sécant ».

Mais si j'ai pris cette voie, même si elle confère – il ne faut pas s'aveugler ! – assez peu de crédit, c'est parce que j'ai eu la chance d'avoir vécu assez vieux et d'avoir exercé assez longtemps. Si bien que j'ai eu le temps d'oublier à peu près tout ce que j'avais appris, pour accéder à ce qui, dans ce type de circonstance, prend opportunément le nom de « culture », puisqu'on définit classiquement cette culture comme : ce qui reste après qu'on a tout oublié !

Et c'est une des raisons qui m'ont fait reculer devant le retour à la Métapsychologie.

CE QU'ENSEIGNE LA MÉDECINE

J'aborderai mon « bricolage » par ce que m'a enseigné la médecine.

En évoquant d'abord et avant tout un concept qui y est central.

Ce concept, que Claude Bernard a forgé à la fin du XIX^e siècle, c'est « l'homéostasie ».

C'est en effet l'homéostasie qui assure la « bonne santé » que le même Claude Bernard a admirablement définie comme « le silence des organes »

Cette homéostasie est impliquée dans le fonctionnement de tous les organes sans exception et trouve à son service une quantité énormes de fonctions qui œuvrent, toutes sans exception et de la même manière à la maintenir.

L'homéostasie est la clef de voûte de toute la physiologie. Au point que l'abord de quelque pathologie que ce soit ne peut être rigoureux et satisfaisant qu'en passant par le repérage de la physiopathologie.

Quand la physiopathologie a été cernée, la thérapeutique aboutit à tout coup à la guérison. Tant qu'elle ne l'est pas, on reste dans le brouillard.

Mais de quoi s'agit-il, concrètement ?

Je vais l'expliquer à partir d'un exemple.

La glycémie (le taux moyen de glucose dans le sang) est de 1g par litre de sang. Ça veut dire que le corps exige que la glycémie reste à ce taux et ne supporte pas qu'elle s'en éloigne trop longtemps. Si elle le fait, comme cela se passe après un repas, où elle peut grimper à 2g voire 3 ou plus, une cascade de réactions vont se déclencher. Le pancréas va sécréter plus d'insuline, qui va faire entrer le sucre dans l'ensemble des cellules et en retirer ainsi une partie du courant circulant ; en même temps, le foie va déclencher sa fonction glycogénique qui consiste à mettre le sucre circulant en paquets stockables dans les muscles sous forme de glycogène. Si bien que deux heures après le repas, et quelle que soit la composition de ce repas, fût-il un monceau de pâtisseries arrosé de quantité d'alcool, tout sera rentré dans l'ordre. La dynamique de cette régulation est d'ailleurs si bien connue qu'elle sert de test pour différents diagnostics

Quand la glycémie chute très nettement au dessous de la moyenne, c'est l'inverse qui se produit : le pancréas diminue considérablement sa sécrétion d'insuline et jette dans la circulation une hormone hyperglycémiant, le glucagon, en même temps que le foie décompose en sucre les paquets de glycogène.

Si ces mécanismes élémentaires ne s'avèrent pas immédiatement suffisants, le centre cérébral qui contrôle tout cela va déclencher d'autres voies plus complexes, et qui demeurent en général en réserve.

Un déséquilibre chronique qui ferait monter ou descendre la glycémie au delà d'une certaine limite en épuisant les mécanismes régulateurs, engendrerait des troubles plus ou moins bruyants et plus ou moins graves qui sont parfaitement répertoriés et traités de façon adéquate.

Ce mécanisme de feed-back vaut pour tous les paramètres biologiques sans exception – et ils sont fort nombreux. Chacun d'eux dispose au plus près d'une cascade de réactions en chaîne destinées à le maintenir dans sa norme.

Il en va évidemment de même pour tous les organes. Je n'y insisterai pas.

Je vous signalerais seulement qu'une banale plaie qui va cicatriser, va le faire en déclenchant une quantité impressionnante de mécanismes régulateurs.

Que lorsque vous mettez quelque chose en bouche, des dizaines de milliers de capteurs distribués dans la bouche et dans la muqueuse nasale analysent l'aliment. Et c'est seulement s'il est considéré comme comestible que l'hypothalamus secrète un Vaso-intestinal Peptide qui dit aux organes digestifs qu'il est acceptable. Dans le cas contraire, l'aliment « reste » sur l'estomac et est rejeté.

La moelle osseuse, pour prendre un dernier exemple, ne cesse pas de fabriquer des « cellules souches » – ces fameuses cellules souches dont est si riche l'embryon et qui font l'objet de débats éthiques. Ces cellules sont destinées à réparer, dans tous les organes et sans qu'on s'en aperçoive, les dégâts que le temps peut opérer dans le corps.

Pour maintenir l'homéostasie et faire en sorte que nos organes demeurent « silencieux », notre corps dispose donc,

- non seulement d'une circulation sanguine qui ne laisse aucun territoire à l'écart,
- mais de messagers chimiques, les hormones, qui, à distance de leur lieu de production, agissent avec une précision confondante tout en étant capables d'interagir entre eux.

Tout cela est géré par des centraux spécialisés nichés au sein d'une machine complexe, le cerveau, dont les neuro-sciences découvrent tous les jours d'autres potentialités que celles connues depuis longtemps et déjà toutes repérées dans leurs fonctions au service de l'homéostasie.

Quand on prend acte de ces faits – et l'exemple que je vous ai donné de la glycémie en est un parmi des centaines sinon des milliers d'autres – on peut tirer au moins deux conclusions :

- 1 - tout, le moindre détail, dans l'anatomie et la physiologie, a une fonction. Et toutes ces fonctions sont destinées et concourent à maintenir la vie, à l'entretenir et à faire en sorte qu'elle soit « facile à vivre » !
- 2 - et cela se produit toujours par l'effet de mécanismes adaptés au désordre relevé et agissant de façon proportionnée dans le sens toujours inverse de ce qui a provoqué ce désordre.

À partir de ces conclusions, je me risque à une extrapolation : l'intimité des mécanismes physiques du vivant, parce qu'elle les fait apparaître comme procédant d'une dialectique, est l'illustration, sinon la traduction précise, de cette même dialectique

- qu'on retrouve dans l'éthique aristotélicienne (à partir de la question : « Les Dieux sont-ils heureux ?)
- dans l'impératif Kantien – est-ce un hasard que le même Kant déclare que « de toutes les espèces animales, seule l'espèce humaine a besoin d'être éduquée »
- propos repris par Danton quand il dit que : « après le pain, c'est d'éducation que le peuple a le plus besoin ». Un propos qui n'est pas sans évoquer pour moi certains personnages de notre environnement politique qui se déclarent de gauche tout en habitant des Hôtels particuliers. Ce qu'ils semblent dire, somme toute, c'est qu'ils voudraient « un Hôtel particulier » pour chacun !
- Mais n'est-ce pas encore la même dialectique de qui noue la pulsion de vie et la pulsion de mort – dont on sait qu'elles sont morcelées le plus souvent en pulsions partielles ?

CE QU'ENSEIGNE LA PÉDIATRIE

Si je m'arrête là pour ce qu'enseigne la médecine, je voudrais aborder les enseignements, aussi précieux et édifiants que délivre la pédiatrie.

Pendant très longtemps, à peu près jusqu'au milieu du XX^e siècle, on a considéré l'enfant comme un adulte en miniature.

Cette grave erreur a été corrigée mais ne cesse toujours pas de l'être. Car l'enfant est d'abord et avant tout un être en développement ; et que ce qui est vrai pour lui à un certain âge, cesse souvent de l'être peu de temps après.

Par exemple, quand j'étais étudiant en pédiatrie au début des années 60, il était dit du nouveau-né qu'on n'en savait rien parce qu'il souffrait d'un problème rédhibitoire : il n'avait pas de définition. Il continuait en effet d'être enfermée dans la seule qu'il eût jamais eue. Celle que lui avaient donnée les obstétriciens du XIX^e siècle. À savoir qu'il était « le produit inévitable et nécessaire de la salle de travail ». Les obstétriciens ne s'y intéressaient pas mais interdisaient aux pédiatres de se mêler de ce qu'ils considéraient comme leur chasse gardée. Le patron de la chaire de pédiatrie qui nous faisait le cours prenait soin de nous signaler cependant comme une boutade – que le nouveau-né avait un pouvoir étrange, celui de faire pratiquement délirer sa mère, cette dernière, quelle qu'elle fût et où qu'elle fût, passant son temps à prétendre qu'il la reconnaissait !

Moins de dix ans plus tard, la preuve scientifique était faite que le nouveau-né reconnaît parfaitement sa mère et s'avère capable de la discriminer dans une population de femmes.

À partir de la 16^e semaine de la gestation, son cerveau sensoriel en édification n'a pas en effet cessé d'accumuler les afférences portées jusqu'à lui par ses organes des sens et venues, toutes, du corps de sa mère. Aussi est-il capable, dès sa venue au monde, de reconnaître

- l'odeur de cette mère,
- le goût des aliments qu'elle aime,
- sa manière de toucher,
- sa manière de porter,
- sa voix
- et, pour peu qu'il ait passé 8 heures en sa présence, même les traits de son visage sur photo, alors que son cerveau sensoriel oculaire n'a accumulé aucune donnée dans l'obscurité utérine !

Un nouveau-né vient donc au monde riche de ce que j'ai appelé un « acquis » : un alphabet élémentaire hérité de sa mère et qui réfractera pour lui, *ad vitam aeternam*, tout ce qui lui viendra du monde extérieur. Cet acquis, renforcé de façon itérative par les soins qui lui seront prodigués, laissera sur lui une trace indélébile et toujours prête à intervenir dans les débats auxquels il lui arrivera d'être soumis.

Si on conjoint cela au fait que, tout au long de la grossesse, le corps de la mère a satisfait sur le champ le moindre besoin du corps fœtal, on conçoit que seule la mère puisse exister dans l'inconscient et qu'elle soit assimilée à tout ce qui va dans le sens de la satisfaction immédiate des besoins.

Elle demeure à cet égard dans la logique de ce que j'ai appelé « le non-temps utérin » pour signaler que l'immédiateté de la satisfaction du besoin relève d'une mécanique qui se justifiait pendant la gestation. Quand cette propension se poursuit après la mise au monde, elle

supprime la scansion et la ponctuation produites par l'attente et, du coup, la perception de l'écoulement du temps.

On l'applaudit et on l'encourage pourtant aujourd'hui, en hissant son action comme la seule qui puisse convenir à l'enfant.

En raison de la différence des rapports des corps on comprend que le père n'ait pas de représentation dans l'inconscient. Il n'y est présent que comme métaphore, à savoir ce qui, de quelque façon que ce soit, fait obstacle à la propension maternelle du « oui » espéré et attendu.

On pourrait relever à cet égard que, malgré la différence des expériences et des vécus, la mécanique homéostatique est là aussi parfaitement en place et représentée par :

- 1 - une instance qui œuvre dans un sens
- 2 - et une autre qui œuvre en sens contraire

Je me souviens avoir beaucoup choqué, en 1984, le lecteur psychanalyste auquel l'éditeur de mon ouvrage « Une place pour le père » avait confié mon manuscrit : j'avais écrit que face à ce que je nommais l'« acquis » maternel, le père était un « dû » à l'enfant.

J'ai développé à plusieurs reprises cette idée. Jusqu'au moment où, dans mon dernier ouvrage, j'ai rapporté un travail biologique, dont je n'ai eu connaissance qu'en 2006 alors qu'il datait pourtant lui aussi de 1984. L'auteur y démontre que le placenta et le cordon ombilical sont d'origine paternelle exclusive. Il suffit de conjoindre cette avancée au fait que le placenta est un filtre régulateur qui permet aux corps respectifs de la mère et de l'enfant de ne pas se détruire mutuellement, pour constater que l'espèce, en se dotant au fil de son évolution du personnage du père, est parvenue à mettre en œuvre à tâtons une fonction que la nature avait déjà mise en place.

On pourrait dire en quelque sorte que si le père est une métaphore dans l'inconscient, le placenta en serait la métonymie dans la réalité.

Voilà un début.

Placé entièrement sous le signe de l'homéostasie, jusques et y compris pour ce qui concerne les rôles, les fonctions et les vocations profondes des personnages parentaux

Il s'avère néanmoins que les critères de l'homéostasie adultes ne sont pas tous les mêmes chez l'enfant.

J'ai laissé entendre que l'enfant est un être qui a une physiologie et une physiopathologie propres et évolutives en fonction de son développement.

J'ajouterai qu'il y a autant de différences entre un nouveau-né et un bébé de 1 mois, qu'il y en a entre un bébé de 1 mois et un bébé de 1 an et qu'il y en a encore entre un bébé de 1 an et un enfant de 6 ans !

Il n'est pas jusqu'à l'expressivité des maladies qui ne s'en ressente.

Un nouveau-né peut voir sa glycémie chuter à zéro sans manifester aucun symptôme, alors que quelques jours plus tard, il convulsera au dessous de 0,30g.

Pendant le premier mois de sa vie et même parfois après, il peut faire une méningite des plus graves sans avoir le moindre soupçon de fièvre.

Il en va comme s'il n'était pratiquement pas concerné par le danger qui le menace. Il aurait pourtant les moyens de réagir, puisqu'il dispose d'une immunité passive grâce aux anticorps

que la mère lui a transmis pendant la gestation. Mais ce serait comme si ce combat contre la maladie, n'était pas le sien.

C'est en effet, seulement à partir de 3 mois, lorsqu'il a fini de forger son propre système immunologique que ses réponses aux agressions extérieures changent du tout au tout. On le voit alors user de ses moyens d'une façon dispendieuse. Là où un adulte fait péniblement un 38° de fièvre, il fera 40, sinon 41°. Comme si,

- se sachant neuf et riche,
- mais ignorant tout d'une gestion économique,
- il lançait l'intégralité de ses moyens dans la moindre bataille, fût-elle des plus anodines.

Je n'hésite pas à établir une équivalence entre la violence de cette réactivité et celle du registre pulsionnel, aussi bien dans les modalités de son émission que dans les réactions qu'elle requiert.

Et ce, jusqu'à ce fameux « âge de raison » où vers le milieu de la 7^{ème} année, même s'il n'a pas cessé de collectionner les maladies, l'enfant devient solide et bien portant.

C'est comme si la traversée de ces différents âges lui confère une forme d'expérience qui l'aguerrit et qui s'inscrit en lui, sous forme de circuits neurologiques plus ou moins labiles au sein d'un cerveau qui fabrique plusieurs milliers, sinon plusieurs millions, de synapses à la seconde.

Je saute sur l'occasion que me donne cette allusion au système nerveux pour en aborder encore quelques particularités.

À la naissance, les fibres nerveuses qui partent du cerveau ne sont pas isolées les unes des autres. Elles sont comme autant de fils électriques réunis, nus, sans gaine individuelle au sein d'un câble. La gaine isolante de myéline qui devra revêtir chacun d'eux ne se met en effet à pousser que dès la venue au monde, à la vitesse de 0,3mm par jour. C'est ce qui explique que le développement moteur prenne l'allure céphalo-caudale qu'on lui connaît. Les nerfs contrôlant les muscles de la nuque, parce qu'ils sont les plus courts, voient leur isolation achevée rapidement. Si bien que le contrôle de la position de la tête est obtenu à 2 mois, alors que le contrôle de la marche prend environ 1 an et que celui des muscles antagonistes en prend 2.

Autre détail : quand un influx nerveux transite comme il se doit dans une fibre, il se crée un circuit qui laisse trace et qui sera renforcé sans relâche par les répétitions ultérieures de même nature. C'est sur ce support physique que se mettront en place les inévitables « réflexes conditionnés » dont la simple allusion qu'on y fait entraînent généralement des réactions de rejet, alors qu'ils sont à la source de l'intégralité des mécanismes de maîtrise et d'apprentissage. Une fois acquis, le contrôle des muscles de la nuque l'est pour toujours, tout comme la station assise, la marche ou plus tard la parole.

Cette aventure de développement obéit par ailleurs à une autre loi : toute acquisition se paye du prix d'une perte.

Les fameux « réflexes conditionnés », quand ils ne sont pas l'objet de répétitions sans nombre, ne figent pas la situation. Ils n'empêchent pas en effet l'adaptation.

- Le bébé qui s'essaye à la marche, dès qu'il hésite, se laisse tomber d'une pièce sur les fesses sans en sentir le moindre inconvénient. Deux mois plus tard, s'il fait la

même chute, il en souffrira. Parce que le circuit qui contrôlait le mécanismes de la chute n'avait plus d'utilité et a donc disparu.

- Quand le bébé investit la mastication, génétiquement programmée, il désinvestit progressivement les mécanismes de la succion. C'est toute la dynamique buccale qui s'en trouve modifiée. Ce gain se paye par la perte de l'investissement de la succion. Sauf si bien sûr la mère continue d'insister et n'accompagne pas cette évolution ! Le petit enfant se trouve alors encombré d'un résidu qui ne va pas permettre l'évolution de sa mastication et de sa phonation !
- Les physiologistes du langage ont étudié les lallations des bébés de 4 mois : elles comportent plusieurs centaines de phonèmes. Dès qu'il se mettra à parler, l'enfant n'en conservera plus que 2 ou 3 dizaines.

Voilà qui n'est pas étranger, une fois encore à l'homéostasie, dans la mesure où l'économie de moyens et les performances y participent intégralement.

Mais revenons aux fibres nerveuses du tout petit âge.

Pour peu qu'un influx dépasse la capacité de transmission de celle dans laquelle il transite, il va aussitôt diffuser aux autres et produire un parasitage dans les zones auxquelles il n'était pas destiné. Ces zones vont réagir à leur tour, alors qu'elles ne l'auraient pas dû. Le « silence des organes » est rompu et une problématique inopportune et incompréhensible se met en place et se manifeste par ce qu'on appelle un « symptôme ».

On peut concevoir, à partir de là, que le bébé puisse être à ce point sensible à la gestuelle maternelle dont j'ai dit qu'elle était « l'inconscient maternel mis en acte ». Et quand je parle de gestuelle, j'y inclus tout ce qui est du registre a-verbal de la communication (mimique, posture, regard, voix, intonation, etc).

On peut mieux comprendre à partir de là comment intervient la parole des psychanalystes qui promeuvent l'adresse directe aux nouveaux-nés ou aux bébés. Ils professent, que les dits bébés, déjà êtres de langage, sont sensibles à leur parole. Ce en quoi, je trouve, pour ma part, qu'ils desservent simplement la psychanalyse. Il est vrai que, de bonne foi, ils peuvent faire état des effets de leur intervention. Mais cela n'empêche pas que les choses se passent différemment de ce qu'ils disent. De fait, c'est la mère qui entend leurs mots. Et ces mots, qui entrent incontestablement en résonance avec sa problématique, vont à son insu modifier sa gestuelle et soulager les circuits parasités des bébés. J'ai, pour ma part, obtenu toujours des résultats aussi brillants en ne travaillant qu'avec la mère et parfois même en l'absence du bébé.

Illustration : les pleurs du bébé de 4 mois

L'ÉDUCATION, ENFIN

On retrouve, là encore et comme toujours, les mécanismes de l'homéostasie.

Si bien que je dirai, de la façon la plus claire possible, que l'intégralité du discours que j'ai construit sur l'éducation est fondé sur ce principe d'homéostasie.

Serais-je pour autant en train de faire du bébé une sorte de cire vierge sur laquelle ne s'inscrirait que le conditionnement ? Et professerais-je qu'il pourrait y avoir une modalité idéale de conditionnement ?

Je ne nie pas que j'aimerais beaucoup qu'il en soit ainsi.

Mais c'est une utopie, une ligne de fond, idéale. Donc impossible à trouver, voire à concevoir. Je ne me contente cependant pas en cela de rejoindre le sensualisme de Condillac et la logique de son homme de marbre .

Je prétends en effet que la cire en question n'est déjà plus du tout vierge à la naissance. Tout simplement parce que s'y est déjà inscrit l'effet de l'imaginaire maternel dont Lacan dit qu'il détermine la structure du sujet. Et il suffit de collecter les incidents qui émaillent parfois la traversée des grossesses pour en être édifié.

Avant même qu'il ne vînt au monde, le bébé est en effet déjà inscrit dans l'histoire qui va lui échoir, qu'il n'a pas choisie, et dont il va être tenu d'être un maillon, quitte à y mettre éventuellement lui-même sa trace. C'est ce qui explique d'ailleurs la réponse de Freud à Marie Bonaparte qui lui demandait comment faire pour prévenir la névrose : « Comme vous voudrez, lui a-t-il répondu, ce sera toujours mal ». Ce sera toujours mal en effet, parce que la cire porte déjà sur elle quantité d'injonctions et de messages évidemment ineffaçables.

Mais, que chaque enfant parte avec un tel matériel, ne dispense pas de l'accompagner dès son tout petit âge dans son développement, génétiquement programmé, et surtout de lui donner les moyens de s'inscrire dans son destin ultérieur d'être social.

Car, qu'est-il d'autre à son entrée dans la vie, et encore longtemps après ? Sinon un être animal soumis à la tyrannie des pulsions partielles qui le traversent, qui sont d'une violence considérable et contre lesquelles il n'a strictement aucun moyen de lutter.

Des pulsions, nous savons ce qu'il en est.

C'est le fameux « Ça » de la Métapsychologie. De cette Métapsychologie qui enseigne que « Là ou le « Ça » était « Je » doit advenir ».

Des notions ô combien périlleuses, quand on aligne le « Je », le « Moi », le « Surmoi ».

Pourquoi cette référence à un « Je » quand on a dit que le « Moi » est le résultat d'un compromis entre le « Surmoi » et le « Ça » ?

Mon indéfectible paresse m'a empêché de mener à bien un projet de réflexion que j'ai depuis longtemps autour de ces notions.

J'avais relevé que les langues européennes laissaient à la discrétion du sujet la référence au « Je » : « Ich been » en allemand, « Sono » en italien qui n'utilise le « Io » préalable que pour insister ; et le « Je suis » en français, avec ce « Je » comme un chuintement puisque les enfants disent : « Moi, je ». Tout cela laisse rêveur quand on pense à la manière tranquille et quasi insolente dont l'anglais forge son « I am » sur « I as me » qui diffère tant de la manière dont la langue allemande, qui en est si proche, accole un pronom à un radical verbal invariable. Ce que l'anglais fera aussi, mais pour toutes les autres personnes que « Je ».

C'est plus passionnant encore quand on passe aux langues sémitiques qui donnent l'idée de l'être par la simple apposition et sans faire de différence entre « Je » et « Moi ». L'arabe classique ou l'hébreu se contentent en effet de dire « Moi dans maison ». Je ne sais pas sous quelle influence les dialectes arabes ont été amenés à déroger à la règle, mais, sans même s'en apercevoir, ils diront : « Il m'a vu dans la maison », définissant ainsi le sujet comme aliéné dans le regard de l'autre – tout le contraire de l'anglais !! Et comme avertis depuis longtemps de... l'existentialisme !

On peut d'ailleurs explorer cette piste pour repérer comment s'écrivent les terminaisons dans les conjugaisons et pourquoi elles s'écrivent comme-ci et pas comme-ça.

On sait aussi que la source des pulsions est dans le corps et qu'elles réclament d'être immédiatement satisfaites sans cesser pour autant de revenir.

Ce à quoi toute mère est d'ailleurs prête à se plier, parce qu'elle retire de son action tout à la fois un plaisir et un sentiment de puissance. L'un et l'autre tellement enivrants, qu'elle serait prête à tisser autour de son enfant ce que j'ai appelé « un utérus virtuel extensible à l'infini ». Ce qu'elle fait d'ailleurs couramment aujourd'hui et qui l'aide à maintenir au plus haut niveau son taux d'ocytocine (l'hormone du bien-être).

Objectivement, en tant que pédiatre, en tant même que le pédiatre que je suis, je serais enclin à applaudir une telle disposition qui ne présente certainement pas le moindre inconvénient dans les 9 à 11 premiers mois de la vie, dans cette période où le bébé, qui n'a pas conscience de son corps autrement que morcelé, est sous l'emprise du « Ça » et n'a pas encore, le voudrait-on, le moindre moyen d'en sortir.

Je professe pourtant que l'éducation est un « état d'esprit » et qu'elle doit commencer dès la naissance.

Comment puis-je justifier ce qui apparaît comme deux propos contradictoires.

C'est très simple :

1/ mon propos à l'adresse des mères est destiné, en raison de l'inflation de plaisirs qu'elles auront accumulés, à leur éviter les difficultés que générerait chez elle le changement d'attitude qu'elles devront impérativement avoir au moment où cela deviendra une nécessité. C'est comme pour la semaine d'adaptation du bébé à la crèche : le personnel sait très bien que ce n'est pas le bébé qu'on adapte, mais la mère. Mon propos vise donc à leur donner, dès le départ, une manière d'être qui ne présente pas de grand inconvénient et qui leur servira leur vie durant. C'est pourquoi, lorsque je prescrivais par exemple les régimes alimentaires, j'imposais un rythme, même s'il n'était pas trop rigide, avec une tolérance de un quart d'heure avant ou après l'heure.

2/ le bébé, pour sa part, n'a strictement aucune expérience antérieure du monde dans lequel il arrive. Si bien qu'il le reçoit sans protester, dans la vérité et les caractéristiques qui lui sont présentées. Tout le reste n'est que projections d'adultes et le plus souvent de projections maternelles. Combien de fois n'ai-je pas eu à l'expliquer aux parents d'enfants nés avec un seul bras, ou bien aveugles, ou borgnes. Je leur disais qu'il leur fallait savoir, comprendre et admettre que leur enfant n'a jamais eu l'expérience d'un monde avec deux bras, la vue ou deux yeux. Et qu'il s'inscrira d'autant mieux, à sa manière et avec ses moyens, dans ce monde, qu'il ne lui sera pas sans cesse seriné qu'il souffre d'un grave et regrettable handicap.

Pratiquement, tous les discours entretenus autour du bébé, et en particulier au niveau de l'éducation, sont des projections adultes. Des projections qui ne tiennent aucun compte de la physiologie et des étapes du développement !

Aussi ai-je été conduit à dénoncer le fait. Et autant pour les impressionner que pour les armer contre les discours séducteurs, j'ai averti les parents en leur disant : « Élevez votre enfant en démocrate (autrement dit, ne bridez pas ses pulsions, laissez vous vous guider par elles), vous en ferez un fasciste ; élevez le en fasciste (autrement dit, bridez ses pulsions), vous êtes sûrs d'en faire un démocrate »

Tout le reste découle très simplement de ces prémisses.

À partir du moment où on s'inspire de l'homéostasie, on peut comprendre qu'il est possible de permettre à un bébé, dès la fin de la première année, d'apprendre à résister et de résister à

la pulsion partielle qui le traverse en y opposant une force contraire proportionnée à celle à laquelle il est soumis.

Cette force réside toujours et simplement dans la non-satisfaction immédiate, voire à la non-satisfaction sans explication, de la pulsion qui s'exprime. Cette forme d'abstention, raisonnable et calibrée selon l'âge de l'enfant, lui fera percevoir une loi du monde très importante pour lui : il n'est pas le centre de ce monde où existent d'autres personnes que lui, des règles, sinon des lois. Il se sentira assurément frustré, mais la frustration est un ingrédient indispensable et appréciable de l'éducation.

Un telle attitude de l'environnement de cet enfant lui apprendra progressivement à réprimer ses pulsions et l'introduira aisément aux dimensions

- du temps – scandé, ponctué et différent de ce fait du non-temps utérin
- de l'autre – à commencer par la Majuscule, l'Autre, maman différente de soi et véritable étalon du non-soi
- du manque – moteur de l'effort et du désir
- et de la sublimation, cette opération qui consiste à détourner l'énergie destinée à la pure perte, vers un objectif à atteindre.

Il me sera rétorqué que c'est une affirmation gratuite parce que l'enfant est soumis au seul principe de plaisir et n'a pas la moindre idée du principe de réalité qu'habitent les dimensions que je viens d'énumérer.

Certes.

Mais ce n'est pas parce qu'il ne parle pas à quatre mois qu'il est voué à être mutique. Pas plus qu'il ne sera paralytique parce qu'il ne marche pas à dix mois !

Sans compter que ce fameux principe de plaisir peut être lui-même le meilleur vecteur du principe de réalité. Puisque ce qui circule en compensation du plaisir censuré, c'est un plaisir plus subtil encore : celui qui réside dans le gain d'amour de maman.

L'amour comme monnaie compensatoire a la plus grande valeur qui soit.

L'amour est le facteur le plus important de l'homéostasie recherchée.

L'amour est le plus formidable des leviers, comme on peut le vérifier dans le mécanisme de transfert qui repose sur sa logique et en explore les malentendus.

Mais l'amour n'a de valeur que s'il a une côte.

Il se dévalue considérablement quand ce sont les parents qui cherchent à se faire aimer, comme c'est toujours le cas aujourd'hui. On sait qu'ils se lancent alors la tête la première dans la séduction en ôtant du coup toute valeur à la seule monnaie dont ils disposent.

Ce n'est pas seulement suicidaire, c'est de la maltraitance !!

NÉVROTISER : UN IMPÉRATIF DE L'ÉDUCATION

Il reste cependant à justifier cette éducation précoce en fonction de la manière dont l'enfant peut l'intégrer.

C'est en ce point que j'apporte, pour ma part, le résultat de mes observations.

Je l'ai dit, et je ne crois pas être en contradiction avec la Métapsychologie, tout au long de ses 9 à 11 premiers mois, l'enfant ne se perçoit que comme un corps morcelé. Il ne prend conscience de sa personne qu'au moment du « stade du miroir » : sa mère, le regardant et le nommant, avec ou sans miroir d'ailleurs parce que le moment est venu pour lui, lui donne

conscience de son unité et l'introduit au registre du symbolique, autrement dit de l'autre dont elle est, comme je l'ai dit, le représentant majuscule.

Pour ma part, je fais de cette phase, bien connue, du développement de l'enfant, le point central de toute la problématique humaine.

Que se passe-t-il ?

Notre bébé a acquis des compétences motrices. Il sait se retourner dans son lit, se mettre debout en se tenant au bord de ce même lit, tenir seul son biberon, anticiper les gestes d'habillage, etc. Cette phase va être ponctuée par ce qu'il percevra désormais comme des ratages dans la toute disponibilité de sa mère. Ces ratages ont été et sont toujours inévitables. Mais, jusque-là, il n'en avait eu cure puisqu'il vivait son corps comme autant de morceaux de sa mère. Alors que, maintenant qu'il a conscience de lui comme un être entier et coupé du corps de sa mère, il les vit dans un effroi considérable.

L'angoisse d'abandon – qui préfigure l'angoisse de mort – va le submerger.

Et, comme il est de plus en plus conscient de son immaturité, il va en conclure, sur un mode évidemment des plus brumeux, que sa mère est détentrice d'un pouvoir effrayant : elle est toute puissante ; elle peut donc, à son gré :

- continuer d'assurer sa survie
- ou bien l'abandonner à son sort, autrement dit, le laisser mourir.

Tout le reste de mon travail prend appui, comme je l'ai dit, sur cette phase cruciale du développement de l'enfant.

Parce que ce qui va en résulter s'impose à lui, sans lui laisser d'autre choix.

Il va prendre appui sur ce qu'il a perçu de la relation affective de sa mère à lui, pour entrer avec elle dans un véritable combat. Face à la toute puissance qu'il lui confère, il va ériger ce qu'il croit être sa propre toute puissance.

On est là encore dans une recherche d'homéostasie, même si celle-ci doit pouvoir se mettre en place dans une relation entre deux êtres et avec des prémisses erronées.

La stratégie défensive pour laquelle opte, ce faisant, l'enfant, est cliniquement repérable sous le nom classique de la « phase d'opposition », la phase du « non » à tout, la phase des « caprices ». Si jeter dix fois de suite sa cuiller à terre a été assimilé par la psychologie comme une tentative d'explorer ce qu'il en est de l'espace, cela n'exclut pas pour autant le fait qu'il s'agit d'une manifestation de sa toute puissance.

Cette phase va durer jusqu'à la fin de la troisième année et la réponse qui lui est apportée par la mère va être tout simplement décisive pour l'avenir. Et c'est cette réponse qui peut, ou peut ne pas de façon préjudiciable, mettre en place une éducation.

La mère peut se comporter avec son enfant comme une véritable vestale.

Et c'est hélas aujourd'hui le cas le plus fréquent. Même si elle prétend mettre en œuvre la dissuasion par l'explication minutieuse des décisions qu'elle prend. Dans ce cas, elle va renforcer l'erreur du scénario que l'enfant a construit et l'ancrer pour longtemps, sinon à jamais, dans ses comportements de toute puissance. Et ce d'autant qu'on sait ces

comportements dictés par la lutte incessante et épuisante contre l'angoisse considérable qu'ils masquent à peine.

On retrouvera alors les manifestations de cette toute puissance à l'œuvre tout au long de l'enfance, à l'adolescence et bien sûr à l'âge adulte. Il est bon de signaler que des années et des décennies de divan ne changeront jamais rien à l'affaire.

Que cela puisse donner des êtres tyranniques qui estiment qu'il n'y a qu'eux au monde, que chacun est à leur service et que tout leur est dû, n'est encore qu'un demi-mal. Car ce qui est plus grave, c'est qu'une telle absence d'éducation ouvre à la mise en place d'une structure perverse. Et on sait que la perversion, qui mine le lien social, a gagné du terrain ces dernières décennies. « À mère sainte, fils pervers » professait Lacan. Et les mères ne rêvent plus que de cela : être des saintes !

La mère peut bien sûr agir autrement.

Pour peu qu'elle ait été persuadée que l'éducation commence au berceau et qu'elle se soit entraînée à ne pas se laisser déborder par la présence de son enfant, elle va, avec autant de fermeté que de douceur, combattre chez son enfant les manifestations de son illusoire toute puissance et lui imposer des limites. Œuvrer en quelque sorte dans la véritable homéostasie en opposant à la manifestation des pulsions une réaction proportionnée à leur violence et en continuant d'assurer les soins et de dénoncer du même coup la construction erronée du petit enfant. Chose d'autant plus facile à mettre en œuvre aujourd'hui qu'on sait que l'enfant est un être solide doté d'une santé de fer

Cet enfant, plus rassuré qu'on ne le croit par une telle attitude, va peu à peu corriger son scénario erroné et apprendre à repérer ses pulsions, à les réprimer, à les maîtriser puis, à force d'entraînement, à les refouler.

Comme on sait que la répression et le refoulement sont les piliers de la structure névrotique, cela conduit à comprendre que toute éducation est et doit être « névrotisante ».

Mais ce n'est pas en pure perte, puisqu'on sait aussi que seuls les névrosés tissent du lien social.

C'est ce en quoi, promouvoir l'éducation, et la promouvoir au bon âge, ne concerne pas seulement l'avenir du sujet qui en bénéficie mais concerne le devenir de nos sociétés.

Au lieu de quoi, hélas, nos décisionnaires n'écoutent que les sociologues qui font des statistiques et qui en concluent que les modes sont la norme !

Qu'il ait eu une mère vestale ou une mère « bonne suffisamment », l'enfant n'est pas pour autant pleinement rassuré.

Si bien qu'ayant épuisé cette première stratégie, il va en changer.

Il va déployer son énergie dans cette aventure parfaitement connue de tous et qu'on appelle communément « la phase œdipienne » du développement.

Je ne suis parvenu à cette conclusion que l'œdipe est une stratégie défensive qu'en tant que médecin attentif à la fonction de tout ce qui se passe chez l'être vivant. Car, si l'humain est condamné à traverser une étape aussi cruciale dans son devenir, il doit bien y avoir une raison. Or, conférer à la phase œdipienne la fonction d'une stratégie défensive se révèle opératoire et explique on ne peut mieux le destin des êtres selon leur sexe.

Proposant à sa mère l'amour, y compris sexué, qui fera de lui un être encore plus précieux, le garçon entre dans cet amour par le biais du sexe et sous les auspices d'une hétérosexualité claire et nette. On sait, à partir de là :

- que beaucoup de choses se joueront pour lui en fonction de la réponse de sa mère

- qu'il marquera une certaine constance jusqu'au jour où il en arrivera à craindre que son père ne le châtie
- si bien que la peur de son père primera sur celle qu'il avait de sa mère
- et, que, pour rassurer son père sur ses intentions autant que pour mettre à profit ce qu'il aura appris du sexe, il se promet de trouver plus tard une femme qui lui conviendra et qui... ressemblera à cette mère sur laquelle il a fabriqué la matrice de son amour
- cette aventure, identique d'un garçon à l'autre, fait parler à Lacan de « L'homme » en insistant sur l'article défini qui fait que tous les hommes ressemblent aux autres hommes, au point qu'on peut les évoquer sur ce mode générique

Même si elle est mue par les mêmes motifs que son frère, la fillette n'a pas du tout les facilités qu'il a.

Elle est du même sexe que sa mère. Et sans doute est-ce la raison de ce que Freud a appelé le *penisneid* qu'on a traduit par « envie de pénis, envie d'avoir un pénis, ou regret de ne pas avoir de pénis ». Il me semble qu'on peut mieux rendre le sens de ce concept en en faisant « une nostalgie (de la possession) d'un pénis ».

Désireuse de sortir de l'impasse dans laquelle la met la peur de sa mère, elle va repérer dans son environnement qu'il existe un être, un homme, son père, qui a apparemment une certaine importance pour sa mère. Elle va tenter de s'en faire un allié susceptible de lui assurer la protection qu'elle attend. Elle entreprend alors de le séduire. On sait

- que beaucoup de choses se joueront pour elle en fonction de la réponse de son père et de sa mère
- qu'elle va vite s'apercevoir de sa bévue, parce que
 - outre qu'elle plaque sa mère comme objet d'amour
 - elle entre en concurrence avec elle sur le même objet
- si bien que, au lieu de s'amender un tant soit peu, la peur de sa mère va se trouver redoublée. Ce qui la conduira à faire le dos rond devant toutes les demandes qui lui seront faites et qu'elle passera pour plus facile à élever que son frère.
- elle ne pourra tenter de sortir de ce mauvais pas,
 - qu'en redoublant la demande de protection qu'elle a faite à son père
 - et en concédant à sa mère une part de son amour, si bien que, si elle se promet de trouver un jour un homme pour prendre le relais de son père, elle le choisira néanmoins en s'inspirant de la matrice d'amour qu'elle a forgée sur sa mère ... qu'elle épousera tout comme l'aura fait son frère.
- ce qui aura pour résultat que son amour qui aura précédé la prise en compte de sa sexualité conditionnera cette dernière qui ne sera jamais hétérosexuelle pure, mais toujours matinée d'une dose spécifique d'homosexualité. D'où le futur malentendu avec son partenaire comme la fréquence et la rapidité des dissensions à l'intérieur des couples qui ne durent plus assez pour faire évoluer ces approches différentes de la sexualité.
- ce qui fait dire toujours à Lacan que « LA femme n'ex-siste pas » À entendre que le générique "LA femme" n'a aucun sens, puisque chaque femme est unique. Et à lire comme le fait que cette même femme ne « siste » pas « ex », que je traduis, sans distorsion qu'une femme ne se tient pas et ne peut pas se tenir hors de sa mère.
- C'est ce qui explique que dans la plupart des sociétés, tout au long de l'histoire
 - un homme demande la main de la femme avec laquelle il veut s'unir à son père qui la lui accorde et lui confie le soin de la protéger de sa mère
 - que le rapport des belles mères à leurs gendres soit si problématique

- et que le gendre idéal – invention de nos média modernes – est la conséquence d'une évolution qui a livré aussi bien les garçons que les filles à la mère, le père ayant été démissionné.

DISTRIBUTION DES RÔLES

Je terminerai mon exposé par quelques mots sur les rôles parentaux. Surtout dans la situation actuelle.

On a dit et redit partout que c'était au père d'exercer l'autorité, de mettre les limites, d'énoncer les « non ».

C'est une erreur.

J'ai montré comment la physiologie intervenait dans les processus. Quelle que soit la personne qui les signifient,

- tous les « oui » sont versés dans la psyché de l'enfant au compte de sa mère
- tous les « non » sont émis au nom de son père et versés à son compte

le bilan s'effectuant sur le nombre des « oui » et des « non » que l'individu aura reçus

Et comme

- la voix et les propos de la mère sont entendus 5 sur 5,
- alors que ceux du père ne parviennent à l'enfant que « sous-titrés » par la mère, et à condition qu'elle le veuille

c'est à la mère qu'incombe tout le travail de cette éducation précoce

Le père devant être réservé aux grandes occasions, sous peine :

- soit, comme les piles, de s'user plus ou moins rapidement
- soit de provoquer de considérables dégâts (il ne faut pas oublier le père de Daniel-Paul Schreiber)

Mais quel est alors, aujourd'hui, le rôle du père ?

Il est de toute première importance, même s'il n'a plus le soutien sociétal qui lui a toujours été indispensable.

Son rôle, c'est de veiller à tracter la mère de l'enfant du côté de sa féminité, de la lui faire apprécier, investir et entretenir. Ce n'est pas une mince affaire, mais c'est la meilleure façon qu'il ait de la soutenir dans son action.

C'est ce que nous enseignait Michaël Balint, quand il disait, aux jeunes pédiatres que nous étions, que : « la santé physique et psychique de l'enfant se fabrique dans le lit des parents ». Je disais pour ma part à mes patients : « Votre enfant, vous ne devez jamais cesser de le faire »